



Récits de Quartier

à la Villette

Denise, Jaqueline, Joséphine, Werner, Françoise, Jeannette
Août - décembre 2013, récits recueillis par Pauline Roy





Introduction

«Cet appareil a-t-il vraiment besoin d'un coussin?» demande Denise, désignant mon enregistreur avec un sourire en coin. Stabilisé verticalement dans une tasse et enrobé d'un petit torchon rose pour absorber les bruits de choc et de vaisselle, il trône au centre de la table, entre une tarte aux pommes et un far breton.

Nous sommes en décembre 2013, assis au chaud dans la cuisine du pavillon paroissial de la Vilette, à Yverdon. Jaqueline, Denise, Jeannette, Joséphine, Werner et Françoise vivent dans ce quartier depuis vingt-sept, trente-huit ou cinquante ans. Quatre mois durant, nous nous sommes retrouvés le mardi après-midi pour échanger des récits qui révèlent comment l'histoire de chacun est liée à son lieu de vie.

Après quelques rencontres qui nous ont permis d'établir les thèmes des récits, chaque mardi a été consacré à la parole d'une personne qui racontait l'histoire de son choix en présence de ses voisins attentifs, qui, le moment venu, la complétaient par leurs propres expériences.

Pas d'historien ici, mais des habitants. Des récits du quotidien, vécus par vos voisins installés derrière les fenêtres de la rue de la Villette numéros 8, 12 et 28, qui vous ouvrent aujourd'hui leur porte sur un pan de leur vie.

Le livret que vous tenez entre vos mains présente quelques extraits de cette expérience collective. Les histoires ont été retranscrites après avoir été partagées en groupe et enregistrées. Des parties ont été sélectionnées, assemblées tel un puzzle, rédigées dans un style adapté à la lecture, teintées de mon regard, pour être, enfin, données à lire ici.

Cet objet est un prétexte au processus de partage, d'écoute et de mise en valeur de la parole, des connaissances et des souvenirs propres à un quartier et à ceux qui le font : ses habitants.

Que cette petite brochure multiplie les palabres sous le grand séquoia de la Villette. Que ces histoires s'enrichissent et circulent, entre amis, en famille, entre voisins et permettent à chacun de penser et créer le sens qui relie son parcours à son quartier.

Notre équipe et la démarche «Qualité de vie»

Denise, Jaqueline, Werner et Joséphine sont arrivés dans le quartier alors qu'il n'y existait encore qu'un seul grand immeuble au milieu des prés et des vaches, les numéros 2 à 10 de la rue de la Villette encore bien courte et bucolique.

Jeannette a emménagé au sud du quartier en l'an 2000, après avoir vécu quarante-neuf ans juste à côté, à la rue de Payerne, et travaillé tout aussi longtemps au Restaurant de l'Ange, situé rue de Clendy. Quant à Françoise, après y avoir vécu vingt-six ans, elle quittait la rue de la Villette au moment du récit pour aller s'installer de l'autre côté d'Yverdon.

J'ai découvert la Villette pour la première fois l'été dernier alors que j'avais rendez-vous sur la petite place ensoleillée au centre du quartier, afin de rencontrer les habitants qui y organisaient le désormais traditionnel brunch du 1^{er} Août.

Je leur ai proposé de faire le recueil de leurs récits de quartier et certains se sont laissés tenter. Beaucoup ont exprimé leur souhait d'améliorer l'image d'un quartier qu'ils aiment et qu'ils estiment méconnu.

Cette démarche prend naissance dans le cadre du projet «Qualité de vie à la Villette et Sous-Bois» mené par l'unité Travail social communautaire de Pro Senectute Vaud et par le Service de la jeunesse et de la cohésion sociale de la Ville d'Yverdon-les-Bains. Ce projet encourage et soutient le développement d'activités qui renforcent les liens entre les habitants d'un quartier.

Le recueil de ces récits est une façon de célébrer les 5 ans du projet «Qualité de vie à la Villette» et de remercier ses habitants pour ce qu'ils y apportent, chacun à leur manière.

Pauline Roy, février 2014

Bellevue sur la Villette

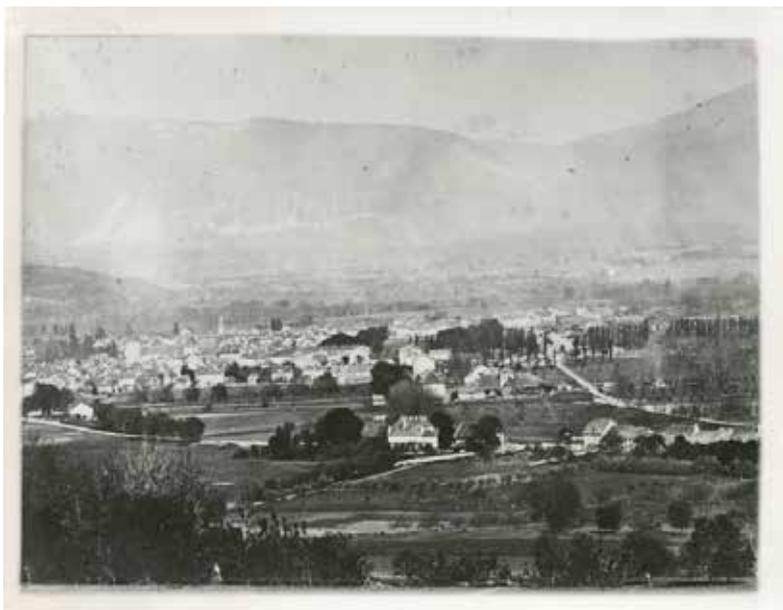
Denise

Denise arrive toujours à l'heure à nos rencontres. Petite, elle avance doucement, la tête baissée sur son tintébin à roulettes. Quand elle lève son visage pour saluer, elle a si souvent un air de malice dans les yeux que je m'attends toujours à son prochain trait d'humour.

Elle est probablement la plus ancienne habitante du quartier puisqu'elle y a emménagé peu après la construction du premier bâtiment, en 1966.

- J'ai vu la Villette sortir de terre depuis mon lieu de travail. J'étais infirmière à la clinique psychiatrique de Bellevue, sur la colline. On y voyait tout ce qui se passait en bas. Lorsque j'ai commencé à y travailler, en 1962, l'actuel quartier de la Villette n'existait pas. A sa place, il y avait une propriété avec une maison de maître qui appartenait autrefois au notaire Antoine Vodoz, conseiller d'Etat lorsque j'étais encore écolière à Orbe. Une quinzaine d'années après son décès, ses enfants ont vendu la propriété à Anfos, le groupe immobilier bâlois et, environ deux ans plus tard, en 1964, ils ont démoli la maison de maître et la grande ferme de Louis Gasser qui la jouxtait. Je vous assure qu'à Bellevue nous nous sommes tous arrêtés de travailler à ce moment-là! Nous étions trop intéressés à regarder; c'est l'armée qui l'a fait sauter, personne n'avait jamais vu ça.

La même année, continue-t-elle, la construction du premier immeuble de la Villette, les futurs numéros 2 à 10, a commencé. Je me souviens avoir été surprise de découvrir qu'ils ne le construisaient pas droit, mais en zigzag. En ce temps-là, je logeais à Bellevue, j'y louais une chambre. Mais voilà que je me suis mariée, il a donc bien fallu trouver un appartement.



Vue générale depuis la colline de Bellevue, 1891



*Carte postale d'Yverdon, Quartier de Clendy, 1964-1965
Copyright: Edition Airoffset S.A. Lausanne*

J'ai choisi la Villette parce que c'était l'immeuble le plus proche de la clinique. Il a été ouvert à la location dès le mois d'octobre 1965. Mais ils ont eu bien de la peine à louer, je peux vous le dire! Les prix ici étaient nettement supérieurs à ceux de la rue voisine, Henry-Correvon. C'était un immeuble dit résidentiel qui se voulait d'un certain standing.

J'y ai emménagé le 1^{er} mai 1966. Pour un deux pièces et demie, nous avons signé un bail à 300 fr. charges comprises, mais quinze jours après ils diminuaient le loyer de 15%.

- Les temps changent! remarque Françoise.

- Oui. Je ne sais pas combien paieront ceux qui reprendront mon appartement, mais ils vont être obligés de tout refaire car j'y suis depuis quarante-sept ans!

Denise reprend le fil de son récit :

- Pour des motifs liés à la construction de l'autoroute, plus aucune autre maison n'a été construite à la Villette pendant près de vingt ans. Devant mon salon, j'ai longtemps contemplé un terrain vague. C'est à partir de 1983, peut-être 1984, que les locatifs suivants se sont construits l'un après l'autre. Il y a eu d'abord les numéros 1 à 21, ensuite les bâtiments du côté du petit magasin, puis la poste, et enfin l'école au début des années 1990.



Vue depuis la colline de Bellevue, 2014

- Et le pavillon paroissial où nous sommes, complète Françoise. J'ai vu arriver ses murs préfabriqués montés à l'aide d'une grue, c'était impressionnant et cela s'est construit en quelques jours.

- Vous souvenez-vous du premier gérant du petit magasin? demande Jeannette. Il vivait pour aller découvrir les volcans. C'était sa passion. Il revenait tout bronzé et nous racontait ses vacances.

Voilà donc l'explication des images d'éruption accrochées aux murs du café.

- Oui, enchaîne Françoise, et il faisait très bien le Père Noël, les enfants ne le reconnaissaient pas!

- M. Collioux, il s'appelait! s'exclame Jeannette, trop contente d'avoir retrouvé le nom qu'elle cherche depuis une semaine. Je me rappelle bien de lui, il venait tous les jours à l'Hôtel-restaurant de l'Ange.

Denise soupire :

- On aurait dû nous avertir de nous souvenir de toutes ces choses, on aurait marqué ça sur des papiers, et puis aujourd'hui on les sortirait, tout contents...

La clinique

- J'ai travaillé vingt et un ans à Bellevue, et je m'y suis beaucoup plu. J'y serais restée davantage si je n'avais pas eu droit à la retraite à 55 ans.

L'institution comptait deux bâtisses. Aujourd'hui, l'une d'entre elles est un hôpital de jour. C'est là que l'on hébergeait les patients privés et, dans l'autre, il y avait des patients de tous genres, certains étaient déprimés et d'autres le contraire. La maison n'était pas grande, cela permettait une ambiance familiale et en général les patients se sentaient très vite à l'aise.

Je garde de très bons souvenirs des années passées là-haut. Nous avions l'habitude de ne pas prendre l'ascenseur, mais de parcourir les étages à pied,

de cette façon chacun avait des contacts avec toute l'équipe de travail et les trois différentes divisions. Dans les années 1980, le directeur de 68 ans a laissé la place à son successeur de 39 ans. Cela a changé beaucoup de choses, on nous a notamment demandé de ne plus mater les patients. Mais l'esprit de famille est resté. Ce dont je me rappelle le mieux, ce sont des dimanches durant lesquels je m'occupais toute seule de ma division. Elle comptait vingt patients, généralement calmes, mais cela donnait tout de même bien à faire. Et puis je devais encore servir le repas à table pour toute la maison ! Pourtant, je ne me rappelle pas avoir eu de grande difficulté. Seulement, si je pensais tout d'un coup : mais qu'est-ce que c'est calme ! Eh bien le lendemain, il y avait trois ou quatre agités qui arrivaient, ça, c'était certain !

Longtemps, la clinique psychiatrique est restée fermée à clé, il fallait donc ouvrir à chaque personne qui sonnait et parfois je passais une demi-journée à faire des allers et retours entre mon bureau et la porte d'entrée. Et puis, un beau jour, le médecin a décidé d'ouvrir la maison. Mais je peux vous dire que le premier qui a filé, il n'est pas parti par la porte mais par le balcon !

- Il ne savait peut-être pas que la porte était ouverte, plaisante Jacqueline.

- Ah, si si, ils le savaient tous ! Et puis de toute façon, ils savaient ouvrir les portes, on n'avait qu'à prendre deux cuillères comme ça, montre-t-elle avec les cuillères à café, et on ouvrait au carré !

Serveuse dans un restaurant sur la rue de Clendy, Jeannette sursaute à ce souvenir :

- Oh ! Mais nous en avons eu de temps en temps à l'Ange, des patients qui arrivaient au milieu de la nuit en chemise et qui demandaient une chambre ! Nous téléphonions alors à la police en leur disant : « Laissez-les dormir là, et venez les chercher gentiment demain matin. »

Le bus

- Comment rentrais-tu chez toi, depuis Bellevue ?
- A pied. Longtemps, les bus n'allaient pas plus loin que la rue Henry-Correvon. C'est vrai que le chemin descendait raide et longtemps il n'y avait pas de lumière. Quand la ville a voulu en mettre, ajoute-t-elle en riant, un dentiste là-haut a dit qu'il n'en voulait pas parce que cela réveillait sa femme !
- Il n'avait pas de volets chez lui ? demande Françoise.
- Alors en hiver, continue Denise, descendre sur le chemin verglacé dans la nuit était parfois sportif. Plus tard, un bus est allé jusqu'à la rue des Grands-Champs.
- Mais pourquoi n'allait-il pas jusqu'à Bellevue ?
- Ils n'avaient pas encore refait la route, qui était trop étroite. On aurait pu faire tourner le bus à côté de la villa du juge, là où il y a un triangle de verdure, mais il demandait trop cher !
- Ha ha ! Ils auraient peut-être pu demander au dentiste, il devait avoir les moyens !

- Voilà, et aujourd'hui le bus y passe trois fois par heure, conclut Denise, toujours au fait.

Denise était la première à se lancer dans son récit. Jeannette donne son impression :

- C'était magnifique, tu as bien raconté.
- Il y a beaucoup de choses que j'ai dites spontanément, répond-elle, je n'aurais pas pu les préparer avant.
- C'était bien comme ça. Veux-tu un peu de tisane, à présent ?
- Ah ça non, merci, j'en boirai déjà assez quand je serai vieille ! me répond Denise, le sourire espiègle.

Le grand séquoia

Jaqueline

- J'ai fait dix-neuf litres de sirop de coing hier soir, ça m'a fait vingt-huit bouteilles que j'ai descendues à la cave ce matin... Je ne sais plus où les mettre! Cette année j'ai fait du sirop de poire, de mélisse, de menthe et d'abricot, comme ça, il y en a pour mes amis, mes enfants et mes petits-enfants.

Parfois un brin hyperactive, Jacqueline est avant tout ouverte aux autres et amicale. D'allure fringante et soignée jusqu'au bout de ses ongles peints parfois rehaussés d'un petit brillant, à 79 ans, elle est un pilier de l'organisation des activités de «Qualité de vie» dans le quartier.

- Après avoir passé quelques années rue de la Faïencerie, à Yverdon, commence Jacqueline, j'ai emménagé à la Villette en 1974 avec mes enfants de 18, 19 et 20 ans. Tout de suite, j'ai aimé l'environnement: des arbres magnifiques, dont des espèces précieuses du XIX^e siècle, héritage de l'ancienne propriété ayant appartenu à M. Vodoz, un verger avec des arbres fruitiers ... Côté nord, de ma chambre à coucher, je voyais tout jusqu'au gymnase, et côté sud, mon balcon donnait sur une prairie, il n'y avait ni l'école ni la salle de gym. C'était très calme.

- Il y avait les vaches... commence Werner.

- C'étaient des génisses, avec des clochettes, précise Denise. Sur la rue Correvo, elles arrivaient jusque dans le gazon!

- Et sur la colline, là-dérrière, il y a aussi eu des moutons, dit Françoise jusque-là restée en retrait de cet échange un peu nostalgique.



*la maison de maître des Vodoz *, 1964*



1975



1983



2014

* Image tirée de : Daniel de Raemy et Patrick Auderset, *Histoire d'Yverdon III, de la Révolution vaudoise à nos jours*, J.-J. Schaer, Yverdon-les-Bains, 1999, p. 258.

- Cette photo, je pense que je suis une des seules à l'avoir, reprend Jacqueline en désignant l'image aux couleurs un peu passées de l'immense séquoia du quartier se dressant au centre d'une terre ouverte, un chantier en cours partout autour, et une bâche blanche protégeant ses racines mises à nu. C'était en été 1983. Je travaillais à plein temps en tant que secrétaire, je partais tôt le matin. Un jour, je suis rentrée à midi et tous les arbres avaient été coupés, de notre immeuble jusqu'au séquoia. Je suis restée là, la bouche ouverte à côté de ma voiture, j'aurais pleuré, tous ces arbres rasés, ce n'était pas possible! Puis les machines sont arrivées pour commencer à creuser jusqu'à arriver au pied du grand arbre. J'ai eu très peur pour notre séquoia. Heureusement, il y a eu une mobilisation dans le quartier pour le protéger. On ne touche pas à cet arbre magnifique! Les jours suivants, nous avons pu voir les bulldozers arrêtés et les ouvriers occupés à « panser » les racines. Aujourd'hui, trente ans après, entouré de plusieurs grands immeubles, il défie toujours le quartier.

Cela rappelle une histoire à Denise :

- Quelqu'un avait perdu un perroquet qui s'était réfugié dans le séquoia. Les pompiers et leur grande échelle ont débarqué, mais chaque fois qu'ils s'approchaient de lui, rit-elle, le perroquet fichait le camp! Je n'ai jamais su s'ils avaient fini par l'avoir.

Le poirier

- Je sortais du travail à midi moins dix et je me dépêchais de rentrer pour trouver une place à l'ombre pour ma voiture sous le gros poirier.
- C'est drôle, je ne m'en souviens pas du tout, il était où?
- Là où s'arrêtait la rue de la Villette à l'époque, à peu près à la hauteur du parking devant le magasin. J'ai encore ce paysage sous les yeux quand je veux, ajoute-t-elle, pensive. C'est là aussi, dans la broussaille, que notre voisin boulanger allait cueillir des mûres pour faire de la gelée ou des gâteaux.

Evidemment, quand des poires tombaient parce que ça soufflait trop fort, elles pouvaient faire de petites bosses sur le capot, parce que c'étaient ces grosses poires à cidre de l'époque, vous voyez? Ces poires n'étaient pas bonnes à manger, les paysans en faisaient du vin. Gamine, à Pampigny, ma sœur et moi les ramassions. Nous les mélangions aux pommes et aux poires qui n'étaient plus belles ou trop acides et puis nous allions presser nos fruits. Comme les autres paysans, nos parents avaient leurs jours réservés au pressoir du village. Nous mettions le jus dans des tonneaux, deux ou trois semaines à la cave, jusqu'à ce qu'il ait fermenté. Je me rappelle, nous allions tirer le cidre au guillon pour le dîner. Il y avait aussi un petit tonneau de cidre traité pour qu'il ne fermente pas et reste du cidre doux, pour nous, les enfants.

- Je suppose que les Fribourgeois employaient ces poires pour faire leur moutarde de Bénichon... se hasarde Denise.

- Ils n'ont pas les poires à botzi, eux?

- Les poires à botzi, c'est tout petit! s'exclame Joséphine. Ma fille, elle les cuit droites, entières, avec de la crème et du sucre... Mais qu'est-ce que c'est bon, ça! Elle en fait des grands plats, et quand elle arrive à la salle à manger...

- Tout le monde se jette dessus? anticipe Jaqueline.

- Ah oui!

Denise, pensive, partage sa réflexion en cours:

- A vrai dire, je n'ai jamais vu de poirier à botzi.

- Eh bien moi, j'en ai vu un! annonce Jaqueline sur le ton des grandes trouvailles, à la sortie de Romainmôtier en montant sur Vaulion, le premier arbre dans le virage à droite. Si je savais à qui il est...

Le cèdre du Liban

- Je ne peux pas terminer mon récit sans parler de notre somptueux cèdre du Liban, qui se tient au début de la rue de la Villette, en face de ma fenêtre. C'est un emblème de force pour moi. Tous les jours, je le regarde. Et l'hiver, lorsqu'il se découpe en blanc sur le ciel bleu, c'est féérique! Quelles belles photos j'ai eu l'occasion de faire.

Jaqueline l'a immortalisé à chaque saison. Et sous forme de cartes de vœux, elle envoie à ses amis les portraits de son voisin libanais.



« Tu verras comment ça va! »

Il est 17 heures au pavillon de la Villette. L'une de nos rencontres s'achève, il est temps de sortir les agendas pour fixer la prochaine, ou tout du moins essayer...

- J'ai tellement de rendez-vous que je ne comprends plus rien du tout. Regarde! me dit Joséphine, tendant son agenda ouvert sur la semaine. Ce ne sont que des rendez-vous médicaux: infirmière, ophtalmologue, neurologue, physio!

- Aïe, aïe, aïe.

- Et alors, tu me parlais de quoi maintenant, une rencontre le 3 décembre ? s'enquiert-elle.

- Il faut réserver la suivante aussi, le 10, glisse Jaqueline profitant de l'agenda ouvert.

- Et le 18, pour l'apéritif de fin d'année, mentionne Werner.

- Tout ça! Et qu'est-ce que c'était déjà, demande Joséphine à Jaqueline, ce que tu as dit qu'il fallait noter mais que toi tu n'avais pas noté?

Je me prends d'un léger fou rire car depuis quelques minutes, le dialogue est surréaliste.

- Tu ris, toi! m'interpelle Joséphine, riant aussi. Attends seulement! Si tu as la chance de devenir vieille comme moi, tu verras comment ça va!

Quand on a passé 80 ans, tu sais... Même une petite chose... Avant, en cinq minutes c'était fait! Mais maintenant, une peine du diable simplement



*Le premier bâtiment de la Villette
construit en 1965*

pour accrocher un bouton. Alors ça m'énerve, je me dis : mais ce n'est pas possible, le temps que ça me prend ! Et puis je pense : l'âge est là, il est là. On ne peut pas faire autrement.

- On doit y penser et prévoir, commente Jacqueline

- Oui, mais sur le moment tu te dis : je n'y arrive pas ! Mais pourquoi ? Tu vois, la volonté y est, mais c'est le reste qui ne suit pas.

Denise, jusque-là restée muette, donne son éclairage sur le sujet :

- Eh bien moi, il paraît que je n'avais pas de lumière dans mon frigo, je n'avais même pas remarqué ! Son expression moitié désolée, moitié contente de l'effet de cette déclaration est irrésistible.

- Comme quoi, ce n'est pas nécessaire !

- Si le frigo est en face de la fenêtre... réfléchit Jacqueline, pratique.

- En tous les cas, pas besoin d'acheter des ampoules longue durée...

- C'est sûr, elles vont durer plus que nous.

Nos rencontres, c'est aussi cela ; déposer un petit peu de ce qui peut l'être. Et repartir quelques grammes plus légers, simplement parce que cela a été partagé.

En passant par Ballaigues

Joséphine et Werner

La carrière

Werner est généralement en avance à nos rendez-vous. Quand j'arrive enfin pour ouvrir la porte du pavillon, il se tient gentiment appuyé au petit muret, un peu courbé sur sa canne, patient et calme. Lorsqu'il m'aperçoit, un vaste sourire s'étend sur son visage, défaisant ses rides. Ses yeux bleus deviennent alors lumineux et son visage semble lisse.

Pour son récit, il a entrepris de se documenter sur l'histoire de la Vilette et les plans d'aménagement à venir pour le quartier. Mais les informations n'étaient pas si faciles à recouper et la maladie de Parkinson l'a freiné dans ses démarches. Voici l'une de ses trouvailles :

- Un ami m'a dit: « Sais-tu ce qu'il te manque? Ce sont les tout premiers personnages, les menhirs! » Mais oui, reprend Werner, puisqu'ils sont là, debout, juste en dessous sur le site de Clendy. On pourrait penser qu'ici, depuis le début, ce sont les menhirs qui mènent le bal!

Lorsque je l'écoute, ce qui me frappe est son humilité, ainsi que sa reconnaissance envers sa femme, plus que jamais le repère central d'un monde qui a rétréci trop vite. Cadre de multinationale, voyages d'affaires, polyglotte, appartement avec vue sur le lac... Werner a été un homme de carrière.

- J'ai été employé par six sociétés, commence-t-il. Après un apprentissage chez Maillefer, les instruments dentaires, il passe au domaine de la physique des plasmas nucléaires, puis à celui des instruments de mesures pour Tesa, avant d'être engagé par le centre de calcul du Département des finances du Canton. Et puis, direction Yverdon, reprend-il, où j'ai travaillé douze ans pour Hermès, dans le secteur de l'organisation industrielle. Dans cette fabrique qui comptait d'importantes chaînes de montage, on me demandait, par exemple, de trouver comment y enrichir les tâches des ouvriers.

La seconde partie de sa carrière s'est déroulée chez Nestlé, à Vevey.

- Cette entreprise, pour un jeune, c'est un tremplin exceptionnel! Une fois sélectionné, il est envoyé dans le monde entier. A l'étranger, je me suis retrouvé dans des séances où la moyenne d'âge des expatriés était de 35 ans. Délégués pour effectuer des contrôles techniques ou financiers, ils apprenaient le dimanche soir où ils seraient envoyés le lundi afin d'éviter les fuites sur quelle fabrique serait contrôlée. Mais ce qui m'intéressait le plus, c'était les relations humaines... Qu'est-ce que je voulais dire? Attendez, ça va revenir... Oui, je donnais des cours de communication aux contremaîtres pour leur apprendre à régler les problèmes avec leurs subalternes. C'était passionnant!

Bologne-Ballaigues

Giuseppina, rebaptisée Jojo en Romandie, arrive souvent juste à temps au pavillon. Entre deux rendez-vous médicaux avec Werner, les menus qu'elle lui prépare tous les jours et son ménage, c'est souvent la course.

- Bonjour, je m'appelle Joséphine, j'ai 83 ans et j'habite à la Villette. Ma ville natale est Bologne, où j'ai vécu vingt-sept années.

C'est ainsi que commence la lecture du texte qu'elle a préparé. Pourtant,

l'essentiel de son récit viendra plus tard, une fois les deux feuilles A4 repliées sur la table. Par sa belle voix chaude et son enthousiasme expressif, elle nous transporte jusque dans les rues d'Italie des années 1940. Nous finissons notre rencontre bien après 17 heures ce soir-là. Le temps s'est arrêté quelque part entre nos thés, sa rencontre avec Werner et la Seconde Guerre mondiale.

- Ma sœur vivait à Orbe, explique Joséphine. Elle venait d'accoucher et m'a demandé de venir lui donner un coup de main. Je lui avais dit: «Je viens, mais ce n'est pas pour rester! Après je retourne chez moi, en Italie.» Et c'est ce que j'ai fait. Seulement voilà qu'elle a remis ça: «Joséphine, est-ce que tu peux venir pour le deuxième?» Cette fois, je me suis dit: je peux bien lui donner un coup de main, mais je veux aussi travailler. Et j'ai trouvé une place à Ballaigues, chez Maillefer, les instruments dentaires, et...

- Quelle heureuse rencontre! s'exclame Werner.

- ... c'est là, que j'ai connu mon futur mari, termine-t-elle, prise de court.

- Werner, je croyais que tu dormais!

- Ha ha! Eh bien, non!

Joséphine reprend:

- Je travaillais avec le fils du patron, M. Maillefer. Nous faisons un travail de précision. Il fallait contrôler avec la loupe que toutes ces petites fraises dentaires n'aient pas de défaut. Quand je rentrais chez moi, je sentais le carbure, une odeur terrible, et j'avais les habits pleins de graisse. Mais c'était bien quand même. Je gagnais ma vie, c'était fantastique!

Tous les matins, à 4 heures, je partais de chez moi à pied et je traversais seule le village de Ballaigues pour descendre jusque dans ce creux où se trouvait la fabrique, afin d'ouvrir les portes au personnel sur le point d'arriver parce que nous travaillions en rotation. Moi qui étais si pétocharde! Les premiers temps, je n'en dormais pas, et puis je me suis habituée et la peur a disparu. Je me suis bien entendue avec mes collègues, c'est ce qui m'a donné envie de rester. Qu'est-ce qu'ils pouvaient me charrier! se souvient-elle avec un grand sourire. Ils avaient vu que j'étais un peu ingénue. Chez nous, il n'y

avait pas de sortie. J'avais 27 ans mais je ne connaissais rien de la vie! Souvent, ils me disaient: «Tu deviens toute rouge, Jojo!»

Werner rit et prend le relais:

- Dans cette fabrique, nous étions beaucoup d'apprentis. A midi, après dîner, tous les apprentis s'asseyaient sur un mur...

- Et nous devons passer devant pour aller travailler! explique Joséphine. Imagine, toutes ces Italiennes, c'était le défilé! Et nous les entendions commenter...

- Ils pensaient que vous ne compreniez rien, suppose Jaqueline.

- J'ai l'impression qu'elles ont quand même compris! note Denise.

- C'est mon père qui n'a pas été content! reprend Werner, éclipsant quelques étapes.

- «Elle est plus âgée, elle est catholique, énumère Joséphine, elle a des lunettes, elle n'est pas Suisse!» Tu vois, j'avais beaucoup de choses qui n'allaient pas! Et ma famille non plus n'était pas contente, ma sœur me disait: «Il a 8 ans de moins que toi, qu'est-ce que tu vas marier un gamin?» Et cela fait cinquante-quatre ans que l'on est ensemble.

- Mais toi, Werner, comment as-tu fait pour remporter la plus belle? lui demandé-je.

- C'était à un bal, ici, dans un village de la région. Elle dansait bien, je dansais bien. On s'est connus... en dansant.

En une fraction de seconde, nous changeons de pays et de temps:

- Je me souviens... mon papa aimait beaucoup danser. Joséphine prononce cette phrase comme si elle décrivait le goût d'une glace au chocolat de son enfance. Ma maman aussi. Quand j'étais petite, en bas de chez nous, il y avait une grande terrasse avec de la musique. C'étaient des fêtes de quartier, et ça dansait! Il me faisait tourner et après un moment des jeunes venaient me demander: «Vous dansez?» Je disais: «Non, non.» Et mon papa de répondre: «Oui, oui, elle danse, elle danse!» Et il me poussait!

Werner rit de bon cœur comme s'il voyait la scène. Il semble que Joséphine et lui se sont souvent raconté ces épisodes du passé. A tel point que l'histoire de l'un est presque aussi devenue l'histoire de l'autre.

Coup de cœur et forte tête à la Villette

Lorsque Werner et Joséphine arrivent à Yverdon, il s'agit de leur quatrième déménagement en huit ans. De Ballaigues ils sont partis à Lausanne et ils avaient tout juste trouvé un joli appartement avec vue sur le lac à Pully.

- Mais voilà qu'il change à nouveau de travail, explique Joséphine. Il a été engagé par Hermès à Yverdon. Nous avons cherché partout mais rien ne me plaisait. Jusqu'à ce que l'on vienne voir à la Villette. C'était en 1972, j'ai vu l'appartement et j'ai dit tout de suite: c'est celui-là, ou rien d'autre! J'ai aimé ce petit coin, c'était comme un village dans la ville. Et les appartements sont spacieux, avec du soleil des deux côtés. Par la suite, ils ont construit, mais cela reste joli parce qu'il y a beaucoup de verdure. Il y avait une poste, il y a toujours un magasin, nous sommes près de la plage et pas loin de la montagne, que veut-on de plus?

Quelques années plus tard, mon mari a changé d'emploi une sixième fois. Il est retourné au bord du Léman, chez Nestlé, à Vevey. J'ai dit: «Je regrette, mais je ne quitte pas la Villette. Il n'y a rien à faire! Tu feras les trajets si tu veux, ou tu iras au diable vert, mais cette fois, moi, je reste là!» Joignant le geste à



Vue depuis le balcon de la Villette n° 8, 1974

la parole, Joséphine tape sur la table, faisant teinter les verres et les sous-tasses.

Werner, imperturbable, complète joyeusement :

- En tout cas, elle n'a pas regretté, parce que chaque fois qu'on rentre à la maison, elle dit...

- Qu'est-ce qu'on est bien ici ! prononce-t-elle avec ravissement. Et je ne voudrais pas changer, même si on me proposait une jolie maison. D'ici, je ne sortirai que les pieds devant !

Joséphine ne s'arrête pas :

- Et puis à la Villette, j'ai trouvé des locataires fantastiques. Dans notre entrée, en quarante-quatre ans nous n'avons jamais eu d'histoire. A l'époque, il y avait des enfants dans l'immeuble, et pour moi, les gamins, c'était quelque chose. Spontanément, j'avais proposé aux mamans : « Si vous voulez sortir de temps en temps, je vous les garde ! » C'est comme cela que trois familles m'ont confié leurs enfants. Tout émue, elle regarde Jaqueline comme pour accrocher ses émotions à quelqu'un. J'étais heureuse, tu vois. Parfois, rit-elle, les enfants des voisins de palier venaient d'eux-mêmes chez moi voir dans mon frigo s'il y avait quelque chose de bon à manger !

Un peu anxieuse, Jaqueline s'enquiert :

- Les miens n'ont jamais fait ça, ou bien ?

Joséphine la rassure et reprend :

- A présent, les enfants que j'ai gardés sont grands. Mais je suis restée en contact avec ces familles. Par exemple, cela fait quinze ans que l'une de mes anciennes voisines et moi mangeons ensemble tous les mardis. A l'époque, elle et son mari avaient l'habitude de venir jouer aux cartes chez nous le soir. Nous faisons des cagnottes et, quand nous avons assez, nous partions en voyage ! Ensemble, nous avons fait l'Angleterre, la Sicile, la Hollande, la Turquie... C'était extraordinaire.



Carte postale d'Yverdon, Quartier de Clendy, 1964-1965
Copyright : Edition Airoffset S.A. Lausanne

- J'ai le sentiment que, depuis ton arrivée en Suisse, la Vilette représente le premier lieu que tu as vraiment choisi.
- Oui. Et où je suis bien ! Car de temps en temps, quand même... je n'ai pas de regrets, mais j'ai la nostalgie de mon pays. Parfois je me dis : oh, Bologne...

Elle réfléchit un instant :

- Mais tu vois, maintenant pour moi les pays se sont inversés : en Italie je serais contente d'y aller, mais pas pour y rester !

D'une guerre à l'autre

L'évocation de l'Italie nous conduit aux souvenirs des années 1940, indélébiles d'un côté comme de l'autre de l'Europe.

- Je me souviens quand la guerre a commencé ici, dit Denise. J'avais 10 ans quand les cloches ont sonné pour l'annoncer. Lors des dernières années du conflit, dans chaque maison, deux personnes étaient officiellement chargées d'avertir les autres du passage d'un avion. Ma mère avait marqué mon nom. Et les avions passaient mais moi, je ne les entendais jamais, je dormais! Alors je disais à ma famille: « S'il-vous-plaît, réveillez-moi une fois qu'ils passent! » Par contre, j'entendais les sirènes. Au moment où les avions traversaient les frontières, elles retentissaient dans toute la Suisse.

- Oui, et il y avait d'immenses projecteurs qui éclairaient les avions depuis le sol, complète Jaqueline.

- Alors ça, je ne l'ai jamais vu non plus, puisque je dormais... note Denise, dépitée.

- A Bologne, ils tiraient des boules de lumière qui redescendaient sur la ville. Elles illuminaient tout! C'était hallucinant, on voyait Bologne la nuit comme en plein jour! Ils faisaient cela pour mieux viser où larguer les bombes.

- C'étaient certainement des fusées éclairantes, précise Werner.

- Une nuit, une bombe est tombée à côté de notre immeuble, ajoute Joséphine. Toutes les vitres ont explosé et il y avait de larges trous au plafond. Moi, j'étais dans l'abri collectif au sous-sol, mais ma mère était restée tout en haut, chez nous, au sixième étage avec mon frère. Il avait déserté et devait rester caché car le risque était trop grand qu'il soit dénoncé par les voisins.

La guerre en Italie a un autre goût, celui de la faim. Après le conflit, Joséphine a fait trois ans de sanatorium pour se remettre de ces années de privation. Elle raconte sa mère faisant des kilomètres à vélo dans l'espoir de trouver à manger en dehors de la ville, et son père, déporté pour avoir

cherché de la farine et du sucre entre les wagons marchandises de la gare de Bologne bombardée.

Une mouche vole. Jeannette exprime la pensée de tous à voix haute :

- Nous avons été privilégiés, en Suisse.

Denise le confirme par une anecdote qui détend l'atmosphère :

- C'était en 1964. J'étais dans le train pour aller voir l'Exposition nationale à Lausanne. En face de moi, deux messieurs discutaient de la guerre. Lorsque notre train a passé par Renens, l'un a dit : « Je me souviens bien de Renens, j'y étais quand ils l'ont bombardé. » Parce que les Anglais avaient bombardé la gare, mais par erreur, nous instruit Denise. Alors l'autre lui demande : « Et alors, avez-vous répliqué ? » Et le premier de répondre : « Oh non, ils ont passé si vite. Et puis c'était dimanche. » Ha ha ! Alors là, je me suis dit : nous avions de la chance, nous étions bien défendus !

Paris-Vuiteboeuf

Françoise

Françoise a une cinquantaine d'années. Après moi, c'est elle la jeunette de l'équipe. En cours de déménagement lors de notre démarche de recueil de récits, elle a quitté la Villette en décembre pour un appartement de l'autre côté d'Yverdon. Quand je lui ai proposé de participer elle a répondu : «Jusqu'à mon départ pourquoi pas ? Cela fait tout de même vingt-six ans que je suis là !»

Drôle et percutante, elle donne du rythme à nos rencontres lorsqu'elle parvient à se libérer pour nous rejoindre entre deux cartons.

- C'était au mois de décembre 1979. Il a suffi d'un coup de fil de la Suisse pour que nous décidions de faire le grand saut : Paris-Vuiteboeuf. Mon mari travaillait chez Dunlop, mais la fabrique de pneus a délocalisé dans le nord du pays. Il enchaînait les jobs précaires depuis un moment quand son ami l'appelle et lui dit : «Viens en Suisse, il y a du boulot !»

Je pensais que la Suisse était à l'autre bout du monde. Nous n'entendions jamais parler de ce pays. Mais nous sommes tout de même partis pour l'inconnu, avec deux valises bien remplies et nos petits collants pour avoir chaud. Je nous revois mettre nos bagages dans la voiture et rassurer ma mère : «Ne t'inquiète pas, si ça ne marche pas, on revient !» Nous avons passé la frontière suisse le soir, sous la neige que je voyais pour la première fois, avec notre vieille Renaud 16 aux pneus lisses, aux portières vertes et au capot grenat !

Le lundi, le lendemain de notre arrivée à Vuiteboeuf, mon mari commençait à travailler à la ferme. Il n'avait jamais fait ça, mais il a enfilé les bottes de

caoutchouc, le bleu de travail, et c'était parti! Il s'occupait des cochons: leur donner à manger, racler les box, faire les mises bas aussi, c'était le côté mignon, des porcelets grands comme ça! montre-t-elle.

- Ah c'est joli! laisse échapper Denise.

- Dans une ferme, il y a toujours beaucoup à faire, continue Françoise. Quant aux cochons, on dit qu'ils sentent mauvais, mais c'est la nourriture qui sent en réalité. Elle est mise dans un autoclave et cuite à plus de mille degrés avant de sortir sous forme de soupe distribuée dans des tuyaux qui débouchent directement dans les porcheries.

- Dans le temps, les éleveurs allaient chercher les relavures dans tous les hôtels. C'est interdit à présent, précise Jeannette.

- Oui. Par contre, à cette époque, nous recevions beaucoup de choses de Nestlé, qui testait des aliments. Ils nous ont même donné du chocolat en poudre.

- Nom de bleu, s'offusque Denise, les cochons ont droit à du chocolat alors que moi je dois me contenter de le regarder, ça c'est dégoûtant.

- Petit à petit, enchaîne Françoise, nous nous sommes faits quelques amis. Mais c'était dur là-bas. Et puis un jour, mon mari a obtenu son permis C et a trouvé du travail à Yverdon, alors nous nous sommes dit: changeons d'horizon!

- C'est à ce moment que vous êtes venus au Paris de la région! s'emporte un peu Denise.

- Pardon?

- Yverdon, c'est le Paris de la région!

- Ah, oui... tout de même plutôt une petite banlieue, pour nous.

Françoise continue son récit alors que Denise prononce tout bas:

- Traiter Yverdon de banlieue... ce n'est pas chic.

Direction : la Villette

- 1987 : direction la Villette ! Nous avons emménagé au numéro 16 dans un super quartier, rempli d'enfants et de vie, où nous nous sommes fait une bande d'amis très vite. Les années ont ensuite défilé à toute allure. Nous étions de nombreuses mamans à la maison et nous faisons beaucoup de choses ensemble : des pique-niques le soir durant l'été, des chasses aux œufs à Pâques, des goûters collectifs après l'école sur la place de jeux... C'était une époque où il y avait deux ou trois enfants par appartement ! Alors que dans votre bâtiment, dit-elle à l'intention des habitants du numéro 8, les enfants avaient 20 ans de plus et étaient déjà grands.

Lorsque j'ai emménagé, j'ouvrais mes fenêtres et j'avais la vue sur la colline ! Mais un jour, il m'est arrivé la même chose qu'à vous, mesdames : j'ai entendu de grands bruits et j'ai vu les tracteurs et les pelleteuses arriver. Ils ont construit deux bâtiments devant mon nez. En 1997, j'ai traversé la pelouse, pour déménager exactement en face, au numéro 12. C'était très pratique pour les déménageurs, qui ont tout passé par les fenêtres du rez-de-chaussée.



*Vue en direction de l'est depuis le balcon
de la Villette no 8, 1974*

Incompréhensions

- Ce serait magnifique de mélanger les regards sur le quartier entre jeunes et aînés, suggéré-je à Françoise, dont le fils et ses amis ont grandi à la Villette.

- Je doute qu'ils en aient envie, me répond Françoise, car je ne crois pas que les jeunes se soient sentis appréciés dans le quartier, en tous les cas ceux qui avaient entre 15 et 20 ans il y a une dizaine d'années. Tu sais, la police a fréquemment dû venir à la Villette parce qu'on l'appelait à 22 heures 01 pour des adolescents qui ne faisaient que discuter sur la petite place devant la poste. Ils dérangeaient à cet endroit, mais ils dérangeaient aussi sur la place de jeux et sur le terrain de basket. Ils étaient nés ici, mais n'avaient pas de place dans le quartier et cela porte à conséquence.

C'est dommage, leur apparence leur a porté préjudice : il y a dix ans, c'était la période hip-hop, avec des pantalons baissés et les pulls extra larges... alors que la plupart étaient maigres comme des coucous !

Histoire de chat

- Mon chat est très connu dans le quartier ! Il est même en photo dans le petit programme de « Qualité de vie à la Villette », on le voit sur un banc à côté de...

- Mais c'est moi ! réagit Jeannette, j'y suis en photo assise sur un banc avec un chat.

- C'est vous, avec mon Pruneau ? Il connaît chaque habitant dans le coin et va vers tout le monde. Il se rend au tea-room, il s'installe à une table et se fait caresser. J'espère qu'il ne sera pas malheureux lorsque l'on va quitter le quartier ! Je le prépare au déménagement, je lui dis de ne pas se faire la belle ailleurs et qu'il devra me suivre.

- Montre-lui le bail, suggère Werner.

- Ah oui, tiens, je n'avais pas pensé à ça !

Une fois le récit de Françoise terminé, Denise remarque une chose :

- Mais, au fond, tu n'as pas pris l'accent vaudois.

- Non. Par contre, je parle beaucoup moins vite qu'avant! Si, si, quand je suis arrivée en Suisse on me demandait: «Mais, vous respirez parfois?» Quant à moi, je m'amusais bien en écoutant les gens parler ici! Mais, à présent, lorsque je téléphone à ma famille en France, ce sont eux qui me disent que j'ai un accent!

Allez, conclut Françoise, je vous laisse, je vais continuer mes cartons.



L'Ange

Jeannette

- Je m'appelle Jeanne-Rose, mais on me dit Jeannette, il paraît que c'est plus court.

Personne ne la présente mieux qu'elle-même. Durant cinquante ans, elle était responsable du service à l'Hôtel-restaurant de l'Ange, rue de Clendy. Indépendante, travailleuse et volontaire, ajoutez à cela ses origines valaisannes, et vous obtenez son caractère.

- Jeannette, as-tu passé une bonne semaine ?

- Eh bien tu vois, je suis toujours là, il faut croire que ç'a été ! J'ai rôdaillé.

Après avoir travaillé à l'Ange jusqu'à 72 ans, Jeannette est à la retraite depuis une dizaine d'années. Elle a fait ses premiers pas dans le service à 14 ans, alors qu'elle travaillait durant les vacances avec sa sœur dans les hôtels de la riche bourgeoisie de Sion. Mais laissons-la raconter :

- Je t'avertis, c'est long, moi je ne sais pas faire court ! Je me suis mariée très jeune, commence-t-elle, et j'ai quitté mon Valais pour suivre mon mari avec notre petite fille. Nous avons déménagé souvent : Neuchâtel, Fribourg, jusqu'au jour où j'ai décidé de chercher un appartement à Yverdon, à la rue de Payerne. J'ai alors reçu l'offre d'un monsieur qui cherchait quelqu'un pour le seconder dans son restaurant, il était célibataire et cuisinier. J'ai eu la place et j'y suis restée cinquante ans. Vingt-cinq avec Monsieur K., puis les vingt-cinq suivants avec quatre autres patrons. Monsieur K. avait longtemps travaillé comme cuisinier sur des bateaux. A son retour, il a acheté l'Ange à Monsieur R., qui lui-même avait repris l'hôtel - alors un relais routier - à un couple de Neuchâtelois.



L'Ange, 2014

Monsieur K. faisait la cuisine et moi je faisais tout le reste, y compris la comptabilité. Il m'a offert des cours à Pully et au Grand Hôtel de Glion, pour pouvoir former des serveuses, puis pour avoir un papier d'assistante d'hôtel, parce qu'il m'avait demandé de reprendre l'Ange le temps qu'il trouve un autre gérant. J'ai alors passé deux ans seule à la tête de l'hôtel.

A partir des années 1960, continue Jeannette, le quartier de la Villette s'est construit. D'abord un grand immeuble, les Numéros 2 à 10, ensuite d'autres locatifs, une épicerie bien achalandée, la poste, l'école primaire, la salle paroissiale et, surtout, l'école d'ingénieurs. Tout cela amenait beaucoup d'ouvriers et l'Ange devenait une mine d'or! Certains prenaient chambre et pension du lundi au vendredi. Chaque jour, nous préparions les en-cas de 9 et 4 heures pour les ouvriers, et cela nous faisait soixante croissants, cinquante ramequins au fromage et soixante sandwiches. Nos jeunes serveuses n'étaient d'ailleurs pas insensibles à ces jeunes ouvriers: quatre d'entre elles m'ont donné leur congé pour se marier!

Un souvenir la fait rire:

- J'en ai même eu couché, tu sais où? Dans la baignoire! Parfois des gens venaient à minuit en espérant trouver une chambre. Je disais: «Non, tout est plein.» Une fois, un gars a insisté: «Mais vous n'avez pas un coin où je peux dormir?» Alors en riant, je lui ai dit: «Mais où, dans la baignoire?» Il m'a répondu: «Eh bien, d'accord!» C'était un Valaisan, ça explique peut-être. Je lui ai mis un duvet au fond de la baignoire et une couverture. Depuis, chaque fois, il me disait: «T'as une baignoire de libre?»

- Certaines années, se souvient-elle, je travaillais jusqu'à treize heures par jour. Je ne regardais pas. Ma fille n'était déjà plus à la maison et comme ça je voyais du monde, j'étais heureuse.

La cuisine était bonne. Nous avions des spécialités qui se faisaient sur chariot, devant les clients, comme les scampi à l'indienne, par exemple.

Sur le chariot, il y a un feu et de belles poêles en laiton. Pour commencer, tu mets l'oignon émincé et tu fais griller tes scampi. Une fois qu'ils changent de couleur, tu les retournes et tu les flambes au cognac, puis tu les retires et tu les gardes au chaud. Dans la poêle ensuite tu mets le curry - c'est à ce moment que ça sent bon - et tu ajoutes les poivrons coupés très fin, des champignons de Paris. Tu mélanges sans arrêt. On ajoute le vin blanc, et finalement tu crèmes un peu. Je faisais une couronne de riz sur l'assiette, j'y mettais les scampi et je décorais avec un peu de ciboulette!

Je vous le jure, des gens venaient les manger depuis Genève. Il faut comprendre qu'il n'y a plus beaucoup d'endroits où l'on prépare sur chariot parce que cela occupe presque un employé à part entière. Quand je le faisais, j'appelais le patron et je lui disais: «Allez-voir servir un peu!» A présent, c'est lui qui les fait. Ça se cuisine dans la salle à manger, devant les clients, mais pas trop près, il faut faire attention avec la flamme.

- Oui, j'avais toujours peur que quelqu'un prenne feu, note Denise.

- Nos autres spécialités sur chariot étaient le filet de bœuf Voronoff, les rognons flambés, les filets de perche, la bondelle et le brochet.

Jaqueline s'exclame :

- On ferait un livre avec Jeannette! A elle toute seule!

- Mais je voulais faire un roman, surtout sur l'Ange, parce que là-bas, mon Dieu, c'était pire que Dallas!

Les jeunes

- Le soir à l'Ange, je faisais beaucoup de fermetures seule, après quoi je prenais la recette avec moi et je passais devant l'ancien arrêt de bus où les jeunes se tenaient. Pour les éviter, je traversais la route. Un soir, je les

ai entendus dire : «T'as vu, la vieille, elle a peur, elle change de trottoir! » J'ai eu un peu honte. Le lendemain je n'ai pas changé de trottoir, je me suis arrêtée et je leur ai dit : «Bonsoir, ça va? Vous n'avez pas trop froid?» Ils avaient l'air tout surpris! Je suis repartie et j'ai fait plusieurs fois ainsi. Un soir, j'avais un sac de provisions et ils m'ont demandé : «Madame, on va vous aider, donnez votre sac.» En plaisantant, ils m'ont accompagnée jusqu'à l'entrée de mon immeuble.

Alors, oui, il faut parfois faire le premier pas. C'est l'inverse de notre éducation, mais les coutumes changent et depuis ce temps-là, on se salue, simplement.

« Qualité de vie » sauce Villette

- Te souviens-tu du vide-grenier que nous avons organisé avec les habitants du quartier de Sous-Bois?

- Si je m'en souviens? Il faisait une bise à décorner des bœufs!

- Tous ces petits cakes que nous avons faits : au saumon, à la courgette, au chocolat! Il nous en était resté tant que nous avons rempli tous nos congélateurs! Joséphine rit de bon cœur.

Fondue de quartier, Fête des voisins, Noël ou apéros de fin d'année au pavillon, brunchs du 1^{er} Août sur la petite place et Nouvel-An, le petit groupe a déjà partagé de nombreux moments festifs qu'ils ont organisés avec d'autres habitants dans le cadre de «Qualité de vie à la Villette».

Il y a des rendez-vous hebdomadaires autour d'un café et de jeux, mais aussi des soirées de cuisine - «chacun fait sa spécialité!» -, des ateliers en tous genres et des sorties.

Jaqueline recherche dans ses notes :

- Nous sommes déjà allés voir beaucoup de choses : le Moulin de Sévery, le Musée CIMA à Sainte-Croix, les Tulipes à Morges, nous avons visité la centrale de tri des colis à Daillens, c'était intéressant. Quoi encore ? L'Alimentarium à Vevey et le Musée de l'Hermitage à Lausanne.

- Comment faire comprendre aux gens que c'est ouvert à tout le monde ? s'interroge Jacqueline. Et surtout, que cela apporte beaucoup. Depuis que je me suis investie dans ces activités à la Villette, j'ai des liens avec les gens que je n'avais pas avant. J'ai une grande famille, des amis à l'extérieur, mais je n'avais pas d'autre contacts dans le quartier que mes voisins de palier.

- Moi non plus, dit Jeannette. C'était bonjour-bonsoir.

- Pareil pour moi, renchérit Joséphine.

- Alors qu'à présent je connais beaucoup d'habitants, ça ouvre l'horizon, continue Jacqueline. Et je trouve que, dans le quartier, on se salue beaucoup plus facilement à présent. C'est peut-être aussi moi qui marche moins la tête baissée et qui regarde les gens quand je les croise ! Cela vient parfois de soi-même. Mais c'est cela, précisément, qui s'apprend ! Et je l'ai appris à travers le projet « Qualité de vie ».

- Oui, on se fait de l'amitié dans le quartier, résume Jeannette.

Denise est restée silencieuse. On lui demande :

- Et toi, qu'est-ce qui te motive à venir partager des jeux le mardi et un café le mercredi ?

- C'est parce que j'aime jouer. Tant qu'il y aura des gens avec qui jouer, je le ferai.

- Et le café ?

- Le café ? Eh bien, c'est nécessaire à la vie !

- Haha ! D'accord, mais tu pourrais aussi le boire tranquillement seule chez toi, non ?

- Ah oui, mais ça n'a pas le même goût.

Conclusion

Au fil de ces pages, vous avez goûté aux extraits des récits de Jaqueline, Jeannette, Françoise, Joséphine, Denise et Werner. Quelques regards sur la Villette qui en esquissent déjà un portrait aux multiples facettes.

Pour ma part, si la Villette m'était inconnue il y a quelques mois, elle est devenue aujourd'hui un lieu auquel je tiens. Au contact de ces six conteurs, j'ai partagé et appris. Par leur façon d'être aux autres, chacun m'a donné une petite leçon de vie et m'a éclairée sur la façon dont je souhaite orienter mon parcours à travers les différents quartiers qu'il va encore traverser.

Désormais, je prêterai davantage attention aux grands arbres et aux générations qu'ils ont vu passer. Lors d'un prochain repas au restaurant, je chercherai du regard une sommelière qui y consacre sa vie et connaît peut-être aussi par cœur une recette de scampi. Je n'oublierai pas que l'on peut changer de monde avec une vieille Renaud grenat. L'accent de Bologne est gravé pour toujours dans mon oreille. Chez chaque infirmière aux cheveux blancs, je soupçonnerai un humour mordant. Et je saurai qu'un cadre de multinationale peut être tombé amoureux très jeune de la plus jolie du bal, et lui être reconnaissant, lorsqu'elle aura 85 ans, d'être restée si longtemps le pôle de son monde.

Alors, si vous le voulez bien, continuons à nous raconter entre voisins des histoires qui nous transforment l'air de rien.

Récits de Quartier de la Vilette

Introduction	1
Notre équipe et la démarche « Qualité de vie »	3
Bellevue sur la Vilette	4
La clinique	7
Le bus	9
Le grand séquoia	10
Le poirier	12
Le cèdre du Liban	14
« Tu verras comment ça va ! »	15
En passant par Ballaigues	17
La carrière	17
Bologne-Ballaigues	18
Coup de cœur et forte tête à la Vilette	21
D'une guerre à l'autre	24
Paris-Vuiteboeuf	26
Direction : la Vilette	28
Incompréhensions	29
Histoire de chat	29
L'Ange	31
Les jeunes	33
« Qualité de vie » sauce Vilette	34
Conclusion	36

Remerciements et crédits

- Association des recueilleurs et recueilleuses de récits de vie, et particulièrement: Catherine Schmutz-Brun, Renata Batista, Josiane Haas, Marie-Alice Jungo, Danielle Eberlin, Dominique Natali, et Danielle Coleman
- Marinella Bianchi, technicienne en urbanisme, Service de l'Urbanisme et des bâtiments, Ville d'Yverdon-les-Bains
- Romain Rousset, graphiste
- Daniel de Raemy, historien
- Rachel Carnal, Gabrielle Chappuis, Charlotte Christeler, Chimène Crausaz, Carole Despont, Grégoire Gonin, Florence Ineichen, Florie Pingoud, Louis-Pierre Roy et Emmanuelle Staub, relectrices et relecteurs
- Caroline Pignet, animatrice de proximité pour le « quartier solidaire » de la Villette & Sous-Bois, Pro Senectute Vaud
- Unité Travail social communautaire, Pro Senectute Vaud
- Service de la Jeunesse et de la cohésion sociale, Ville d'Yverdon-les-Bains

Photographies :

- Daniel Colomb : pp. 6, 11, 14, 16, 21, 28, 32 et page de couverture
- Collections du Musée d'Yverdon et région : pp. 5 et 23
- Jaqueline: pp. 11 et 14
- Ville d'Yverdon-les-Bains, Etat de Vaud, Swisstopo : quatrième de couverture
- Pauline Roy : p. 1
- Françoise : p. 30

Ouvrages historiques consultés :

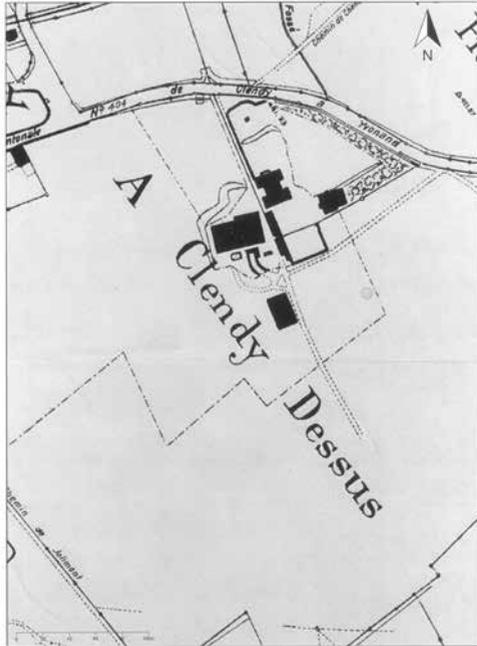
- Daniel de Raemy et Patrick Auderset, *Histoire d'Yverdon III, de la Révolution vaudoise à nos jours*, J.-J. Schaer, Yverdon-les-Bains, 1999
- Patrick Auderset et Daniel de Raemy, *Le domaine de Clendy-Dessus*, Lausanne, 2002

Auteurs : Denise, Jaqueline, Joséphine, Werner, Françoise, Jeannette, Pauline
Concept, animation, écriture : Pauline Roy

L'utilisation du texte et sa reproduction sont soumis à l'autorisation des auteurs

Contact : pauline.roy@vd.pro-senectute.ch, 077 419 43 44

Imprimé à Lausanne, le 26 février 2014. Réimpression : avril 2017



Plans de la Villette, 1929 et aujourd'hui
Tirés de : geo.yverdon.ch

